

MANIFESTATION

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE

EN L'HONNEUR DU CENTENAIRE

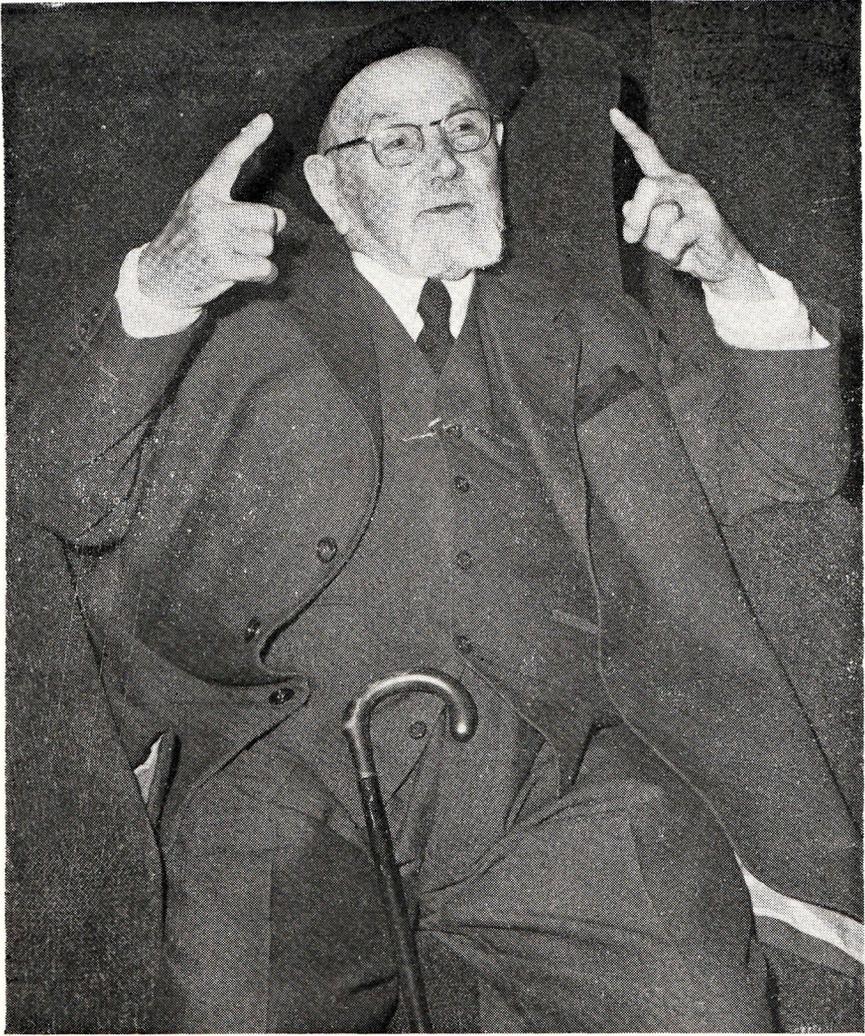
de

M. LOUIS JOUHET

ANCIEN PROFESSEUR DU LYCÉE

DE 1896 à 1931





Notre cher Centenaire le jour de la Cérémonie

LA CÉRÉMONIE

C'est le lundi 19 septembre 1966, jour de leur réunion annuelle, que les anciens élèves du Lycée avaient choisi pour célébrer solennellement le centième anniversaire d'un de leurs anciens professeurs, Monsieur Louis JOUHET.

Ce dernier, en effet, qui enseigna la physique, la chimie et l'histoire naturelle pendant 35 ans dans notre établissement, avait allègrement franchi depuis le 29 juillet dernier le cap des cent ans, et notre association avait à cœur de fêter comme il convient cet heureux événement, unique dans les annales du Lycée.

Aussi, bien avant l'heure fixée, nombreux étaient les camarades (et beaucoup venus de très loin) qui se pressaient aux abords de l'ancien parloir, agrandi et rénové et mis gracieusement à notre disposition par Monsieur le Proviseur. A cette foule bruyante se mêlaient nos invités, parmi lesquels on distinguait M. le Préfet, M. l'Inspecteur d'Académie, l'Administration du Lycée, les anciens collègues de M. Jouhet et quelques-uns de ses amis, tous impatients de lui manifester leur sympathie.

A son arrivée, notre Président, M. le Docteur Gadaud, lui souhaita la bienvenue et lui dit toute la joie que nous éprouvions à le retrouver, à peine vieilli, parmi nous. Puis il retraça brièvement sa brillante carrière qui peut se résumer comme suit :

Né dans l'Allier en 1866 — Brillant élève au Lycée de Moulins, d'où il sort en 1884 bachelier (mention bien). — Licence de mathématiques et de physique en 1887 avec mention bien. — Agrégation en 1890. — Nommé professeur de Sciences successivement à Coutances, Foix, Cahors, Toulouse et enfin Périgueux, où nous avons la chance de le garder de 1896 à 1931. — Légion d'Honneur en 1916. — Honorariat et retraite en 1931. Quel beau curriculum vitæ !!!

Après ces paroles de bienvenue, deux magnifiques allocutions furent prononcées par deux anciens élèves, actuellement septuagénaires : M. le Docteur André Parouty, ancien chirurgien des hôpitaux de Moulins et M. Pierre Grassé, professeur en Sorbonne, vice-président de l'Académie des Sciences, président de l'Académie du Périgord. En termes élevés et non sans une certaine émotion, rappelant un passé déjà lointain, ils insistèrent sur la qualité de l'enseignement pratiqué par M. Jouhet, sur

son action bienfaisante et sur le rôle décisif qu'elle avait joué dans la confirmation de leur vocation naissante. Tenter de résumer ces deux discours serait en atténuer le sens et la portée. C'est pourquoi nous avons tenu à les reproduire in-extenso dans les pages qui vont suivre.

Puis le Docteur Parouty remit au nom de notre Association à notre vénéré maître à titre de souvenir, un superbe livre d'or en peau du cap, artistement relié par M^{me} Albout du Tanney et illustré par MM. Martrinckard et Guthmann. Très touché de ces marques d'affection, M. Jouhet remercia bien vivement ses deux anciens « petits » qu'il félicita pour leur belle réussite.

Un champagne d'honneur fut alors offert à toute l'assistance et chacun, le verre en main, but à la santé du héros de la fête. De petits groupes se formèrent, tout à la joie de se retrouver et tandis que le livre d'or se remplissait de signatures et d'hommages, l'ancien professeur, décontracté et souriant, s'entretenait familièrement avec ses élèves, tout heureux d'évoquer pour chacun d'eux quelque souvenir que l'on aurait pu croire oublié...

Cette agréable euphorie se poursuivit quelques instants plus tard au grand réfectoire, où nous attendait un succulent banquet de cent couverts, tout à l'honneur de M. l'Intendant et de son chef.

Notre cher « Doyen », accompagné de son fils Christian, lui-même ancien élève de notre Lycée, voulut bien nous faire le plaisir d'y assister jusqu'au bout. Au dessert, notre Président lui renouvela nos félicitations et nos vœux, unissant dans le même sentiment de gratitude tous les maîtres qui comme lui « avaient inlassablement forgé nos âmes et fait de nous ce que nous sommes ».

Selon la coutume, on entendit quelques camarades à la verve toujours en éveil. Tour à tour, Brégeat, Picot, Bénité, chacun à sa manière, charmèrent l'assistance et c'est par les chansons habituelles que se termina cette manifestation mémorable placée sous le signe du Souvenir et de la Reconnaissance.

Discours de M. le Docteur PAROUTY

« Mon cher Maître,

» En acceptant de prendre la parole aujourd'hui, j'ai peur d'avoir entrepris une tâche bien lourde pour mes vieilles épaules. Encore une fois, ce sera pour moi la dernière, je demande l'indulgence du vieux professeur pour son vieux disciple, comme je la demande aussi à ceux qui m'écoutent. Je laisserai parler mon cœur.

» Près de 62 ans se sont écoulés depuis le jour où jeune éphebe du Lycée de Périgueux, j'entrais en classe de philosophie et devenais votre élève pour la physique, la chimie et les sciences naturelles.

» Je vous revois encore dans notre classe du 1^{er} étage, laisser s'apaiser le brouhaha des conversations trop tôt rompues, ou en hiver le piétinement des galoches des pensionnaires, embrasser notre groupe d'un regard circulaire plein d'autorité et de bienveillance et après un coup d'œil sur votre carnet, lancer sur un ton décisif : « Parouty, au tableau ». D'un pas alerte je me dirigeais vers le coin de classe où trônait le tableau noir, le juge de paix de notre adolescence studieuse et saisissant la craie blanche, j'attendais ou bien la question piège, ou bien la formule à décortiquer ou le problème à résoudre.

» Quel chemin parcouru depuis ces temps, pour moi mémorables ! Je n'obéis plus en venant ici, devant vous, à un ordre impératif. Ce n'est plus l'élève Parouty qui parle ; c'est l'ancien disciple fier d'avoir trouvé le chemin de votre amitié, qui vient prendre modestement la parole pour rendre au nom de tous ceux qui furent vos élèves, un hommage solennel à leur vieux Maître et lui exprimer leur gratitude et leur vénération.

» Que d'étapes franchies sur le chemin de la connaissance — ab illo tempore ! — Qu'est devenue à l'heure de l'atome, des protons, des neutrons, la chimie de papa, celle que vous nous avez enseignée ? Qu'est devenue la mathématique de grand-père et notre vieille géométrie euclidienne, à l'heure de la théorie des ensembles et à l'heure de l'algèbre linéaire.

» Qu'est devenue votre machine d'Atwood ou de Wimshnist à l'heure de l'astronautique et de l'apesanteur.

» Mon cher Maître, nous voilà obligés pour être dans le train de recommencer nos études, vous pour enseigner, moi pour apprendre et de nous soumettre à ce qu'on appelle peu élégamment le recyclage. Je ne sais quelle décision vous prendrez, quant à moi, je ne marche pas, je ne serai plus votre élève, je retourne à ma terre et à mes 3 chênes symboliques.

» Monsieur André MAUROIS, l'an passé, alors que l'Aca-

démie du Périgord fêtait à Brantôme son 80^e anniversaire, nous disait : « Il n'y a pas de mérite à vieillir, le temps s'en charge seul ». Certes ! mais encore faut-il pour franchir le cap houleux des cent ans que dame nature vous ait doté, à votre arrivée sur cette terre, d'une robustesse vraiment rare pour braver tous les orages physiques de la vie. Il est vrai, mon cher Maître, que vous avez grandi à l'ombre des forêts séculaires de votre Bourbonnais natal, ces forêts aux arbres multi-centenaires « de qui la tête au ciel est voisine » et qui bravent sans cesse les autans « ces arbres qui déroulent leurs houles de feuillage, pleins d'arômes et de nids, toujours vieux et toujours rajeunis ». Je vous soupçonne d'avoir dans ces denses forêts, trouvé un jour un coin de bois sacré, un bois sacré à la manière de Lucain, où sous des frondaisons inviolées, jaillissait l'onde cristalline d'une fontaine de Jouvence et d'avoir goulument aspiré à pleines lèvres gourmandes cette eau bénéfique. Peut-être aussi, au cours de vos travaux pratiques de chimie avez-vous trouvé au fond d'une éprouvette le précipité miraculeux ou fait jaillir d'une cornue le mystérieux élixir de longue vie.

» Que si vous avez trouvé la formule magique, je vous en supplie, cher Maître, gardez-en jalousement le secret.

» En l'an 2000, la terre comptera plus de 6 milliards d'humains, ajoutez-en alors un milliard de plus (clients de votre formule) et voyez la largeur de la ceinture qui attend nos arrière-arrière-petits-fils. Il est vrai que nos dirigeants, spécialistes de ce jeu de poker international qu'on appelle la diplomatie, auront tôt fait de nous précipiter dans la « prochaine dernière » la der des der, avec clairons et retraites aux flambeaux, en confiant aux espaces interstellaires la solution du problème de la faim dans ce pauvre monde déboussolé.

» De tous côtés, par la plume ou la parole, nous est arrivée la preuve de la vivacité du souvenir que vous avez laissé au plus intime de notre cœur. C'est que le chemin de la connaissance est dur, montant, rocailleux, malaisé, et nous avons souvent meurtri nos genoux en butant sur les pierres du chemin. C'est alors que vous saviez mieux que quiconque, tel le bon samaritain, nous tendre une main salvatrice, nous soutenir jusqu'au sommet de la côte, jusqu'à cette croisée des chemins terminus du secondaire, où nous nous demandions avec angoisse quelle direction finale prendre et comme le Rubempré des « Illusions perdues », serais-je ministre ou honnête homme ? » C'est Balzac qui parle ! Il nous fallut bien passer par ce stade que Montaigne appelle celui de la tête bien pleine. Triste période des grands examens et des concours. Quel mal nous leur avons donné à nos maîtres, à tous ceux qui ont œuvré pour que nous devenions des hommes. Il m'est arrivé souvent, errant en solitaire sous les arcades de notre vieux Lycée dans ses cours, ses couloirs, de voir défiler devant mes paupières à demi-closes, leur cohorte serrée et muette : LEBLANC normalien de talent, maître incomparable, marchant solitaire, dodelinant du chef, perdu dans son rêve intérieur. THAUZIES, à la courte pélerine, l'ami des pigeons voyageurs, BAYLE, à la barbe de fleuve

roussie par la fumée des pipes, PEGOURIER, aux bottines pointues à l'italienne, précurseur de la postéropodologie, BOURGOIN, DUFOUR, BARET, VALOT grand mathématicien, RIVIERE, DELVAILLE, ANGLADE aux curieuses fantaisies vestimentaires, et à leur tête notre aumônier GALLET, chantre de l'idéal, à la figure d'ascète avec ses cheveux d'argent sous sa calotte verdie. Oui, ils sont là, je les vois muets comme des spectres; eux aussi sont venus s'associer à l'hommage que nous vous rendons.

» Plus tard, mûris par la vie, nous avons songé à moins de science, à plus de conscience, et en fidèles disciples de Montaigne, nous avons essayé de monter vers la tête bien faite — escalade ardue, difficile où seuls comptent la volonté, la personnalité et le goût inné de la culture, mais pourquoi ai-je prononcé ce mot de culture ? On a dit d'elle « c'est ce qui reste quand on a tout appris et tout oublié » — magie sartrienne des mots ? mathématique étrange ? car enfin, $+ 5 - 5 = \text{zéro}$. Et voici qu'on annonce un reste. Quel est-il pour nous qui pouvons nous ranger parmi les anciens et bientôt les grands anciens. C'est de croire plus que jamais à la primauté de l'esprit seul, construire plus fort et plus beau au-dessus de l'animalité vers l'humanisme.

» Mais ce monde de l'esprit n'apparaît qu'à un stade avancé du développement vital, quand la fatigue du soir tombe plus vite, quand la mélancolie devant les surprises de la vie envahit votre cœur, quand les compagnons de jeunesse disparaissent et que les hommes de la route qui marchaient avec vous se sont assis au bord du fossé, souvent hélas pour ne plus se relever.

» Ce reste mystérieux qu'on nomme culture, n'est pas, a dit PROUST, « un état naturel ». C'est une conquête de l'équilibre, une victoire sur les forces aberrantes, une volonté de lutte, et une énergie en éveil permanent. Soit qu'elle exprime l'ascension païenne vers la justice, la vérité, la beauté ou bien la montée mystique vers un Dieu d'amour ou vers le point oméga de la pensée theillardienne, si visiblement tournée vers des aurores triomphales, n'est-elle point déjà près, très près, de la « sagesse », cette sagesse périgorde que notre ami et condisciple Jean LASSAIGNE, lui aussi élève de LEBLANC et de JOUHET a mis en vedette dans un livre qui résume toute l'histoire de l'esprit dans les grands hommes de notre terroir, de MONTAIGNE à LA BOETIE, de BRANTOME à FENELON, de JOUBERT à MAINE de BIRAN. Ne sommes-nous pas un peu leur très modestes fils spirituels.

» Si nous avons pu entrevoir, je dis bien entrevoir la sagesse, c'est parce que vous nous avez permis d'accéder à la culture et de vivre la continuelle maturation qu'elle nous propose.

» Je suis de souche paysanne et j'en suis fier. Mes aïeux étaient des hommes de la terre. Au temps des vacances, j'ai souvent pris part avec eux aux labours d'automne. Le grand-père tenait les manches de la charrue et moi l'aiguillon. Nous tracions sur la terre nourricière les sillons où lèveraient les

moissons futures. A la fin de la journée, à l'heure où le soleil déclinant allonge les ombres sur la plaine vers la Vézère, le grand-père, le dernier rang achevé, s'arrêtait en haut du champ, contemplait en silence le travail accompli, se signait en marmonnant une prière et sur son ordre, au rythme lent de nos bœufs harassés, par les chemins creux de Béviale, nous regagnions la maison des aïeux où nous attendaient des soupes fumantes. Vous pouvez, cher Maître, au soir de la vie, vous arrêter sur le bord de la route où se bousculent les générations montantes, broyées par les turbulences de la vie, et plonger vos regards vers le passé, embrasser votre œuvre magistrale : des professeurs éminents, des académiciens, d'illustres savants, des grands médecins, des chirurgiens, des avocats de renom, des chefs d'industrie, des administrateurs d'Etat, des généraux, des soldats au courage valeureux qui surent mourir pour que la France vive, des poètes, des musiciens, des architectes et aussi des agriculteurs attachés à leur glèbe, mainteneurs farouches de notre France éternelle. Que sais-je encore. Vous pouvez être fier de la tâche accomplie. Vous aussi, vous avez creusé avec vos collègues dans l'humus fécond de nos jeunes esprits les sillons droits et profonds où devaient germer les moissons des lendemains qui chantent. Et vous l'avez toujours fait avec une bonhomie souriante et le dirai-je, avec une gentillesse permanente, cette gentillesse dont MAUROIS dit qu'elle n'est pas une gracieuse condescendance, mais une grande et difficile vertu. Nous devons elle aussi l'accrocher à votre palmarès.

» Permettez-moi, pour terminer, d'évoquer, en quelques phrases un drame professionnel à jamais ancré au tréfond de mon cœur, et qui se déroule en deux actes.

» L'épisode n° 1 est strictement chirurgical et le dirai-je, banal. Une nuit d'hiver en 1943, très tard, je suis appelé auprès d'une jeune malade victime d'une hémorragie interne par rupture de grossesse tubaire. Elle est sans pouls, mourante. Un seul secours possible : une intervention rapide pour pincer et ligaturer l'artère qui saigne. Les décisions sont vite prises. La malade est couchée sur un brancard improvisé et nous courons vers la clinique. Le décor est lugubre : la nuit, la pluie, les porteurs rompent le pas pour épargner les cahots à la patiente. Tout près d'eux, je suis avec peine. Surgit de l'ombre une patrouille allemande. Halte : je parle allemand, je m'explique. Le sous-officier salue en claquant les talons et nous reprenons notre course. A la clinique, on nous attend, le personnel est à son poste, la salle d'opération prête. Et voici que règne maintenant le silence écrasant, angoissant, parfois, des heures où un homme fait de chair et de sang, comme vous va se coller avec la mort. La malade dort. Une longue brèche s'ouvre sous le bistouri entre ombilic et pubis, les caillots giclent, inondent le chirurgien et son aide. Une main gantée plonge dans la cavité péritonéale et voici qu'une pince part en flèche vers l'artère éclatée. Ligature, et oh ! mystère des réactions sympathiques, le pouls revient, à peine perceptible, puis s'affirme de minute en minute. La malade moribonde il y a quelques instants, revient à la vie. Elle sera sauvée. La chirurgie aura gagné.

» Voilà l'acte 1 et voici, maintenant, l'acte 2. Un soir d'automne, à Nice, je regagne lentement ma demeure au bord de la mer. Les boutiques magnifiques jettent sur les trottoirs leur lumière crue, la circulation est intense. Tout d'un coup, un cri résonne à mes oreilles : « bonsoir docteur ! », je m'arrête, surpris : Est-ce de moi qu'il s'agit et voilà que surgit de la foule une jeune femme rayonnante de santé et de bonheur. Elle me fixe étrangement : « Vous ne me reconnaissez pas ? Vous m'avez sauvé la vie à Moulins. Alors, en un éclair, tout me revient à l'esprit : la nuit, la patrouille, la course vers la salle d'opération, le sang, l'artère liée, puis la blancheur du lit, la vie qui revient. A cette évocation, j'avais fermé les yeux. C'est elle ! Mais avant que ces images se soient affirmées, un bras m'entoure le cou et je sens deux lèvres charnues, avides de boire la vie à pleine coupe, s'écraser sur mes pauvres joues. « Merci docteur ». Mais avant que j'ai pu me retourner et revenir de mon ahurissement, l'apparition s'évanouit, résorbée par la foule compacte, résorbée par la nuit : Je ne l'ai jamais revue. J'ai repris lentement le chemin de ma demeure. Je regagnais ma cité des livres et là, seul, livré à mes pensées, le visage enfoui dans mes mains, j'ai médité longuement et j'ai senti deux grosses larmes rouler sur mes joues ridées. Ce baiser de reconnaissance, inattendu, sorti subitement de la foule anonyme, et si sincère, si enthousiaste, si spontané, illuminait ma vie et me consolait de beaucoup d'abandons et d'ingratitude passive.

» Cher Maître, ce baiser de paix et de reconnaissance dont je sens toujours la trace brûlante sur mes vieilles joues et que sans vous je n'aurais jamais reçu, qu'il me soit permis de vous l'offrir, d'abord au nom des élèves disparus (120 de vos anciens élèves sont morts pour la France de 1914 à 1918, meurtris, écrasés, crucifiés sur une terre saturée de leur sang. « couchés dessus le sol à la face de Dieu ». Puis, au nom des vivants qui restent fidèles à votre souvenir, fidèles au culte qu'ils gardent pour leur vieux professeur. Ils m'ont réservé l'honneur insigne de prendre la parole en leur nom en ce jour solennel. J'en éprouve une grande fierté. Vous nous avez modelés patiemment avant de nous passer à d'autres mains expertes. Nous sommes fiers d'avoir été vos disciples. Vous avez fait de nous des hommes, de vrais citoyens et de bon Français. Pouvions-nous désirer davantage ?

» Maître permettez-moi de vous embrasser. Je mets dans cette accolade toute la chaleur de mon cœur, toute la force de ma reconnaissance. Elle exprime la piété filiale de l'un de vos fils. Celle de tous vos fils spirituels.

» Que Dieu vous garde longtemps encore parmi nous !!

» Merci !! »

Discours de M. le Professeur P. GRASSÉ

« Cher Maître,

» La cérémonie d'aujourd'hui a un caractère insolite, car il est exceptionnel qu'un élève septuagénaire félicite et remercie son Maître centenaire.

» C'est plus d'un demi-siècle en arrière qu'il me faut franchir pour me retrouver sur les bancs de ce vieux et cher lycée où vous m'appreniez les éléments de la physique, de la chimie et des sciences naturelles.

» Si, dès l'enfance, j'ai manifesté un penchant irrésistible pour l'étude de la nature, j'ai trouvé en vous le Maître qui m'a compris et a su me confirmer dans ma vocation. Vous avez joué un rôle décisif dans mon destin et j'ai grand plaisir à vous en exprimer mon affectueuse gratitude.

» Votre action bienfaisante s'est exercée sur une longue suite de promotions d'élèves, avant et après 1914, jusqu'à votre mise à la retraite, il y a de cela près de 35 ans.

» Enseigner est assurément une tâche bien difficile car elle implique une variété de méthodes adaptées aux diverses formes d'esprits. C'est d'abord procéder à l'analyse des faits et des idées, à la reconnaissance des composantes, des paramètres de tout phénomène, dit-on dans le jargon scientifique.

» Cette analyse accomplie, il convient alors d'articuler les éléments les uns aux autres selon leurs rapports réels, autrement dit de reconstruire.

» La compréhension des phénomènes naturels ne s'obtient que par cette double opération, à laquelle vous saviez habilement plier nos jeunes esprits.

» Comme l'a si bien dit Montaigne : « Savoir par cœur, n'est pas savoir. J'aime mieux forger mon âme que de la meubler ».

» Vous avez mis en pratique le conseil de notre sage compatriote et vous fûtes pour nous le meilleur des forgerons.

» Enseigner, c'est surtout choisir. Aussi preniez-vous grand soin de ne nous servir que les faits dûment établis, que les expériences fondamentales, irréprochables.

» A ce propos, je me souviens, comme si c'était d'hier, de vos leçons pratiques où vous aidait un préparateur bon enfant, à la chevelure absalonesque et que je n'ai jamais connu que sous le nom de « Chimie ». A l'expérience, vous joigniez toujours un commentaire, illustré par vous-même au tableau noir le bâton de craie à la main. Ce bâton de craie que ni la télévision, ni le cinéma ne sauraient remplacer.

» Vous étiez aussi un Maître audacieux. Aucune nouveauté ne vous paraissait hors de votre enseignement; je me souviens de quelle façon élégante vous nous initiiez au mystère des rayons X, du radium et de la télégraphie sans-fil. Vos leçons étaient vraiment à la page. Vous saviez prendre avec les programmes officiels les libertés propres à leur éviter la dangereuse sclérose et l'ornière de la routine qui les menacent toujours.

» Et pourtant, cher Maître, vous n'aviez suivi aucun cours de psychologie scolaire. Votre empirisme valait mieux que le dogmatisme des pédagogues ou prétendus tels. L'intuition associée à une profonde connaissance des jeunes faisait de vous un Maître hors de pair. Vous défrichiez et fécondiez les cerveaux, même les moins ouverts à la pensée scientifique.

» Vous avez eu la satisfaction de voir plusieurs de vos élèves, atteignant grâce à vous les sommets de la connaissance scientifique. Vous n'avez pas senti l'amertume d'un Bolivar qui, usé par des années de combat pour assurer la liberté des peuples, avouait au soir de sa vie : « j'ai labouré l'océan ».

» Plusieurs de vos collègues nous ont laissé de vifs souvenirs. Je n'évoquerai que les figures les plus marquantes.

» Tout d'abord le Proviseur Labroue, votre beau-père, qui, toujours en jaquette, nous inspirait un respect dû tant à sa tenue qu'à son langage toujours empreint d'une grande gravité. Le Proviseur Duthil lui succéda; il ne plaisantait pas avec la discipline et nous appréhendions tous les vendredis matins, moment fatidique, où flanqué du Censeur il venait, non sans beaucoup de pompe, donner les résultats des compositions. J'ai gardé l'impression, peut-être fausse, que nos maîtres autant que nous-mêmes redoutaient ce sévère proviseur, qui quelques années plus tôt aurait manié avec aisance et prodigalité la férule.

» Qui de nous ne se souvient du Père Bayle, historien à la longue barbe poivre et sel, roussie par le tabac ? Derrière son binocle, il nous observait d'un regard qui se voulait absent pour mieux sourire de nos gamineries.

» Et Blanc, dit « Micou », qui, avec la grâce d'un ours, nous dévoilait les beautés du Cid ou d'Andromaque !

» Rappelez-vous Barret, très irrévérencieusement surnommé « Pête-sec », qui fut le plus parfait des bachoteurs que j'ai connus ; avec lui, les pires des ânes passaient brillamment le baccalauréat.

» Raoul Tauziès tenait de son père, professeur de troisième et colombophile connu, un esprit caustique, à l'emporte-pièce qui nous cinglait parfois comme la lanière d'un fouet. Mais il savait mieux que pas un expliquer un texte français et en extraire la substantifique moëlle.

» Pégourier, mathématicien, tremblait devant nous et professait dans un vacarme assourdissant. Ses cours étaient entrecoupés de gags et farces comiques. En voici une qui me revient en mémoire. Un jour, un polisson du nom de Maxime Girard, long et plat comme un hareng saur, vint au lycée muni d'un immense couteau en bois, recouvert de papier argenté, qu'il dissimulait sous un pardessus verdâtre tombant sur les talons. A peine entré en classe, il découvre son arme dérisoire et la pointe sur le nombril de Pégourier qui bafouillait d'émotion : « Voyons Girard, déposez cette arme... Pas maintenant, je vous en prie... tout à l'heure, à la fin de la classe, moi avec un pistolet, vous avec votre poignard, nous nous battons... » Vous jugez du chahut que pouvait provoquer une telle proposition. Que n'administrerait-il pas à Girard la raclée qu'il méritait !

» Tous nos maîtres nous aimaient, même ceux qui ne savaient pas discipliner notre humeur espiègle, voire maligne, et tous faisaient la classe

» « Faire la classe », n'est-ce pas la plus noble des tâches ? Faire la classe, c'est vivre avec ses élèves, faire corps avec eux ; c'est leur apprendre à travailler, à se servir de leur esprit et de leurs connaissances.

» « Faire la classe », c'est apprendre dans la joie, dans la confiance et dans l'amitié. C'est parce que les instituteurs et les maîtres des lycées faisaient vraiment la classe que les enseignements primaires et secondaires français furent les premiers. L'enseignement du haut de la chaire, le cours qui sépare le professeur de ses élèves est tout au plus bon pour les Facultés et après quarante ans de pratique je n'en suis pas encore très sûr.

» Si, cher Monsieur Jouhet, nous vénérons le maître incomparable que vous fûtes, nous portons à l'homme que vous êtes une sincère affection. Le professeur qui se borne à instruire n'accomplit pas tout son devoir, car il ne suffit pas d'emplir les têtes, encore faut-il les bien former, les modeler avec amour. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'on fabrique un homme complet, c'est-à-dire aussi instruit que conscient du bien et du mal.

» Rien n'est plus propre que la science à enseigner la probité spirituelle. Cher Maître, vous nous avez appris qu'on ne transige pas plus avec les règles morales qu'avec les lois qui régissent les phénomènes physiques et que la sincérité avec soi-même et autrui vaut pour tous les domaines de l'esprit.

» Sans doute devez-vous votre longévité aux qualités que vos parents vous ont transmises ; car la durée de la vie dépend de facteurs héréditaires. Mais votre équilibre moral a aussi largement contribué à l'accroître.

» A vous considérer, j'inclinerais à inverser l'adage latin : « Mens sana in corpore sano » et à dire : « Un corps sain par un esprit sain ».

» De tous les organes de l'homme, celui qui résiste le mieux à la sénilité c'est assurément le cerveau, surtout lorsque l'exercice de la pensée le maintient en éveil et en constante activité : vous illustrez à l'évidence cette constatation.

» Par la simplicité et la rectitude de votre vie, vous avez acquis cette santé morale qui, en retour, vous a conféré une inaltérable jeunesse.

» Aucun trouble profond n'a bouleversé votre existence. Vous avez connu auprès de Madame Jouhet des ans tissés d'affection et de dévouement.

» En ce jour, vos collègues, vos amis, vos élèves, vous apportent leurs hommages, leurs félicitations et leurs vœux de voir votre vie se prolonger encore longtemps.

» Acceptez-les comme le gage d'une sincère gratitude et d'une solide amitié. »

Pierre-P. GRASSÉ.

Périgueux, septembre 1966.

Centenaire du Professeur Jouhet.



Imp. JOUCLA — Périgueux.

